Extrait de : **COMBAT** Octobre
Adresse : 1949
PARIS 2.
Date :
Signé :

JEUDI 27 OCTOBRE 1949

Théâtre des Champs-Élysées
(Piccolo Teatro)

Ce soir on improvise

de Luigi Pirandello

par Jacques LEMARCHAND

Le soir, on improvise, de Pirandello, est le spectacle que la troupe du Piccolo Teatro donne au Théâtre des Champs-Élysées, en alternance avec le Corbeau de Gozzi. J'ai dit l'autre jour, à propos de ce Corbeau, en quelle estime il me semblait que l'on dût tenir la troupe qu'anime Giorgio Strehler. Après la représentation de Ce soir, on improvise, c'est de vive et franche admiration qu'il faut parler.

Il est certain que là, plus encore qu'elle ne l'avait fait pour le Corbeau, mon ignorance m'a gêné, qui me privait de m'attacher au texte de Pirandello — et c'est une gêne sensible, que je ne puis que signaler en rougissant. En ajoutant même qu'il y avait pas mal de mauvaise foi à insister sur le fait que cette ignorance me laissait l'esprit d'autant plus libre pour jouir des réussites de la mise en scène et du jeu des acteurs : ce serait le contraire de la vérité.

Mais une fois connu le thème de la pièce, le spectateur en suit sans peine l'action, et peut à très bon droit s'émerveiller, jusqu'à l'ébahissement, du splendide brouhaha, du plus intelligible désordre que metteur en scène puisse concevoir. On sait que dans Ce soir, on improvise, Pirandello met, pour un soir, le théâtre en liberté. Le metteur en scène y devient une sorte d'apprenti sorcier, dépassé par les événements qu'il déclenche, pris à son jeu comme en un piège, tour à tour victime et bourreau des acteurs, des personnages qu'ils incarnent, des spectateurs, de l'auteur lui-même. Et c'est cette magie déchaînée, ces heurts d'éléments, cette sorte de profonde folie, que Giorgio Strehler rend si sensibles que l'ignorance de la langue n'est plus un insurmontable obstacle pour en jouir.

Je voudrais bien croire que ce passage à Paris du Piccolo Teatro ne sera pas qu'un événement, parmi d'autres, de la vie théâtrale ; et j'aimerais savoir que les metteurs en scène français, jeunes et vieux, ont été faire un tour chez Giorgio Strehler. Ils n'auront pas manqué, en ce cas, de s'apercevoir de ce que peut exprimer une troupe où personne ne « prétend ». Et combien certaines défaillances techniques, matérielles, peuvent avoir peu d'importance — sont ramenées à leur insignifiante valeur de petits accidents, lorsque le plateau est occupé par des acteurs qui savent demeurer libres — ou savent donner l'impression qu'ils demeurent libres — au sein de l'action la plus minutieusement concertée et réglée. J'ai constaté fort souvent, à Paris, combien les meilleurs de nos metteurs en scène peuvent se laisser hypnotiser par le côté artisanal de leur métier ; et comme ils se fâchent, au cours d'une répétition, contre l'électricien et le menuisier ; de quelle tendresse ils entourent le machiniste ; et les fureurs où ils peuvent accéder si, un soir, un projecteur projette maigrement. Au risque de négliger leur métier de poète ; non d'entrepreneurs mais d'architectes ; et chacun sait que rien n'est plus agaçant qu'entendre un entrepreneur jouer les architectes. Sans compter qu'il est dangereux de le laisser faire, pour la solidité et l'harmonie de la construction. Les mises en scène de Giorgio Strehler me semblent relever de l'architecture, de l'art plus que du métier. Il y a là matière à réflexions et développement.

*

Voilà fort longtemps que je voulais aller au Théâtre Mouffetard voir ce Petit Prince (d'après le conte de Saint-Exupéry) qui y a été adapté pour les marionnettes, par Adrien, successeur de Jean Doat à la chaise directoriale. Eh bien ! c'est charmant. Il a beaucoup de piété et d'intelligence dans l'adaptation. Et d'esprit dans le jeu des marionnettes, habillées par Marthe Massin et sculptées par F. Larenc. Et d'ingéniosité dans l'emploi des projections de lanterne magique. Et ce n'est en rien la faute des metteurs en scène et interprètes si le Petit Prince n'est pas un très

bon conte pour les enfants. Les parents y trouvent matière à réflexion — et à des réflexions que leur soufflent, d'ailleurs, deux compères à l'avant-scène. Mais male sent un peu la leçon, et le compère « sceptique » — qui respecte l'esprit du livre — dit trop bien ces phrases que les enfants savent parfaitement sauter dans les livres, parce qu'elles les gênent dans leur rêverie. Et là, il faut bien les entendre. Mais peut-être me suis-je fait plus enfant que les enfants. Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup d'habileté et de gentille poésie dans le spectacle du Théâtre Mouffetard.